12me année. - N° 13. 25 centimes le Numéro. Mercredi 16 Mars 1921.

LE VAILLANT.

RÉDACTION : 24, rue Beeckman.
ADMINISTRATION : 46, rue des Augustins.
PUBLICITÉ : A l'Imprimerie - 12, rue Reynier, Liége

Fier Catholique - Bon Patriote - Gai Wallon

ABONNEMENTS :
Ordinaires . . . . . 5 francs.
D'étudiants . . . . . 4 francs.

Affilié à l'Union de la Presse périodique Belge.

Le Vaillant rendra compte de tout ouvrage dont deux exemplaires lui seront remis.
Les manuscrits ne sont jamais rendus.
Aucune suite n'est donnée aux envois anonymes.

UNIVERSITÉ DE LIÉGE

A propos de l'incident Castelnau

Au Camarade HELPÉ,

Sincèrement, camarade, votre dernier article m'a fait de la peine. L'an dernier, quand le général de Castelnau vint à Liége, l'*E. L.* en rendant compte de sa conférence, releva certaine phrase qui lui avait déplu, mais en des termes si mesurés et si courtois qu'il était impossible de ne pas respecter cette opinion et cette manière de voir, si superficielles qu'elles parussent. Il y a quelques jours, vous avez qualifié de très grave insulte les paroles du général et vous leur avez opposé quelques phrases de M. P.-H. Loyson. Qu'il vous ait fallu un an pour vous apercevoir de la « très grave insulte » faite par le général, je ne m'en étonne guère, car celle-ci n'est, en effet, point perceptible à première vue, et il faut soigneusement chercher pour la trouver. Mais là n'est pas la question.

Permettez moi d'abord de regretter que vous vous soyez fait l'écho d'un esprit d'anticléricalisme malveillant qui commence à dater un peu. Très inconsciemment probablement vous vous êtes fait l'auxiliaire de quelques journalistes et de quelques hommes politiques encroutés et retardataires, qui poursuivent, depuis quelque temps, une véritable campagne de dénigrement contre les grands chefs catholiques français.

Puisque nous parlons du général de Castelnau, d'aucuns se souviennent encore des manœuvres qui furent tentées l'an dernier pour l'empêcher de venir faire sa conférence en Belgique.

Le général Mangin n'a peut-être pas tout à fait oublié l'accueil que certaines autorités libérales lui réservèrent aimablement. Et tout récemment, le général Debeney était grossièrement attaqué, dans deux articles du *Pourquoi Pas* (1) pour avoir osé venir faire, à Liége, une conférence au profit d'institutions charitables catholiques.

Il n'est pas mauvais que vous sachiez cela, camarade, pour que vous puissiez vous rendre compte de la portée de votre article. Mais il est bon surtout, et je tiens à vous le dire, que vous sachiez que nous sommes maintenant un certain nombre de jeunes, en Belgique comme en France, qui sommes bien résolus à ne plus donner dans les misères et les mesquineries d'un esprit de parti vieillot et démodé. Vous l'avez bien noté, et c'est en effet un signe des temps : la presse française ne s'est pas étonnée des paroles du général de Castelnau, parce que l'anticléricalisme et le sectarisme laïque ont fait leur temps en France. Ce n'est qu'en Belgique que nous sommes encore à ce point en retard, mais ceux qui essaient de faire renaître les querelles religieuses se bercent d'un espoir que les anciens soldats sauront bien démentir.

J'hésiste presque à examiner avec vous les paroles du général de Castelnau, car j'ai l'air de vouloir vous donner une leçon ou de vous apprendre quelque chose ; et je ne hais rien tant que de me poser en professeur ou même en pédant. Mais vous ne me paraissez pas avoir saisi la portée exacte des textes que vous citez et auxquels je m'en tiens, pour le moment.

D'un côté, le général de Castelnau affirme que le goût de l'uniforme et de l'appareil militaire extérieur ne suffit pas pour faire un chef ; qu'il n'y a de chefs véritables que ceux qu'une flamme généreuse, comme celle qu'allume le christianisme, incline vers le cœur des humbles, des soldats ; bref, qu'un chef ne peut se passer d'aimer ses subordonnés pour bien leur commander. De l'autre M. P.-H. Loyson déclare qu'il suffit d'avoir foi dans la vérité et la justice pour être un chef capable de commander à des hommes libres. Je dis là dessus que les deux hommes traitent chacun un aspect spécial de la question de l'autorité, qu'il n'y a aucune contradiction entre eux, que leurs opinions se complètent plutôt qu'elles ne s'opposent ; mais je dis aussi, et je parle d'expérience, que celui qui recommande au chef d'aimer ses hommes, est plus près de la vérité que celui qui lui dit emphatiquement qu'il lui suffit d'aimer la justice et la vérité. Voyez vous, camarade, aimer ses hommes, même d'une façon chrétienne, surtout peut-être de cette façon, c'est être ménager de leur sang dans la bataille, c'est prendre soin de leur couchage, de leur nourriture, de leur bien-être au cantonnement et en campagne, c'est savoir adoucir, par une bonne parole, la sévérité et la rudesse de la discipline militaire, c'est en un mot le seul moyen de s'en faire aimer ; et s'en faire aimer, c'est s'en faire suivre. Les hommes, pardonnez-moi le mot, se fouteront bien que leur chef vienne leur déclarer avec de grandes phrases qu'il aime la vérité et la justice, s'ils s'aperçoivent qu'il n'aime que cela. Ils n'auront pas d'affection pour lui, et son autorité sur eux s'en trouvera amoindrie. Entre celui qui se fait suivre de ses soldats parce qu'il en est aimé, et celui qui ne les entraine que par la menace des punitions je n'hésite pas une minute : le premier seul est un chef.

De la tirade de M. P.-H. Loyson, sur l'injustice du général vis à vis de ceux qui, sans avoir la foi, furent des chefs et moururent en héros, je veux dire aussi un mot. Je ne puis croire que le général de Castelnau ne s'incline pas, comme tous, comme moi-même, devant le sacrifice héroïque et poignant de ces hommes de cœur. J'assistais à sa conférence, et je n'ai pas pu me méprendre un seul instant sur la reconnaissance qu'il a vouée à tous ceux qui sont tombés. Il en a parlé longuement, et en des termes parfois si émouvants que la gorge se serrait devant cette admiration et cette pitié du chef pour ses soldats.

N'oubliez jamais, camarade, que les hommes sont souvent meilleurs que les doctrines qu'ils professent. Là se trouve, certainement le nœud de la question qui nous occupe. Le Général de Castelnau s'est attaqué à des doctrines que son expérience du métier militaire et sa raison lui ont démontré être, sinon funestes, du moins de peu de valeur pour la formation des chefs des armées. La dessus, on s'est scandalisé parce que, sans réfléchir, on en a conclu qu'il s'attaquait aux hommes et qu'il cherchait à diminuer la valeur de leur sacrifice. Si on avait consenti à faire crédit quelques instants au Général et à méditer ses paroles, on aurait pu s'éviter la peine de s'en formaliser. J'en arrive ici aux paroles du Général que vous ne citez pas camarade, quoiqu'elles aient été prononcées. Le Général a dit que les meilleurs officiers étaient ceux qui croyaient en Dieu. Et je souligne, ici encore, que le Général se tenait toujours sur le terrain des principes.

C'est un fait digne de remarque, camarade Helpé, que, de tous les hommes qui réfléchissent, qui sont revenus de la guerre, les uns sont revenus croyants, s'ils ne l'étaient pas, plus croyants s'ils l'étaient, les autres sont devenus révolutionnaires et anarchistes. Parmi les premiers est, entre mille, un Psichari. Parmi les seconds est un Barbusse. C'est que la guerre a posé d'une façon tellement aigüe le problème de l'autorité que peu ont pu se soustraire à la nécessité de l'examiner et de tenter de le résoudre.

Qui donc avait donné aux quelques chefs qui commandaient le pouvoir de sacrifier des centaines et des milliers de leurs semblables ? Qui donc leur donnait le droit de se faire obéir sans un murmure, sans une plainte, et d'exiger, plus de quatre ans durant, efforts sur efforts, sacrifices sur sacrifices, de pauvres gens qui ne comprenaient pas toujours le pourquoi, mais qui obéissaient pourtant ? Qui donc donnait à ces généraux la force et le courage de contempler sans faiblir les massacres qu'ils avaient déchainés les tueries qu'ils avaient ordonnées ? Si vraiment toute autorité vient du peuple, et non de Dieu, comprend-on que pas un, parmi ces hommes, ne se soit levé pour dire dans sa sincérité : Nous avons abusé de l'autorité que le peuple nous avait déléguée, en nous en servant, non pour le conserver, mais pour le détruire. Comprend-on que les soldats eux mêmes ne se soient pas révoltés et n'aient pas jeté leurs armes, en s'écriant : Nous sommes les égaux de ces hommes qui nous mènent à la mort, après tout. Qu'ont-ils de plus que nous, qui leur donne le droit de décréter que les uns mourront et que les autres vivront ?

Qu'on dise ce qu'on veut, tout vrai chef, pendant la guerre, a dû se demander qui lui avait donné ce droit exorbitant de vie ou de mort sur ses semblables ; et tout soldat digne de ce nom, pourquoi il consentait à obéir aveuglément. Beaucoup, je le sais, ne se sont pas posé la question ; et leur héroïsme n'en a pas été pour cela moins sublime, leur sacrifice moins émouvant, leurs souffrances moins admirables, leur mort moins vaillante et moins belle. Mais, des chefs et des soldats ont eu le courage de la poser, cette question, et certains l'ont résolue. Les uns croyaient en Dieu, ils exerçaient l'autorité ou s'y soumettaient comme venant de Dieu. Et l'on comprend que ceux qui ne se considèraient que comme les délégués de l'Etre suprême, à qui ils auraient plus tard, tout de suite peut être, à rendre compte de la mort de leurs hommes et de la façon dont ils les avaient commandés, aient dû, en principe toujours, tout en sachant se résoudre aux sacrifices nécessaires, y réfléchir à deux fois avant d'envoyer à la mort ceux de l'existence desquels ils étaient responsables. On s'explique que les grands chefs qui font un devoir aux officiers sous leurs ordres d'aimer leurs soldats, aient trouvé, pour obtenir ce résultat, plus de garanties qu'en n'importe quelle autre doctrine dans le catholicisme, qui demande à tout homme d'aimer son prochain comme soi-même. C'est pourquoi, ceux qui croyaient en Dieu et qui réfléchissaient à ces choses sont restés des hommes d'ordre et d'autorité, ou des hommes de discipline.

Quand à ceux qui ne croyaient pas en Dieu, quelques uns, logiques avec eux-mêmes ont été jusqu'au bout de leurs principes, et ils ont abouti à l'anarchie et à la révolte. Mais, je le répète, la majorité des incroyants valait mieux que les doctrines qu'ils professaient. Mis en présence des conséquences auxquelles elles menaient, ils se seraient certainement refusés à les accepter, et ils ont préférés rester dans l'ordre, instinctivement, sans se rendre compte des raisons obscures mais profondes qui les poussaient, parce qu'ils sentaient confusément que le salut ne pouvait être que là.

Sans aller plus loin, je me contente ici de poser une question. Les chefs militaires, tout le monde le sait, mais il est bon parfois de le répéter, sont, à la fois, des hommes d'autorité et de discipline, des hommes d'ordre, qui savent que la victoire n'est possible qu'au prix de ces vertus. Une doctrine, le catholicisme, est manifestement apparue, pendant la guerre, comme une doctrine d'ordre, de discipline et d'autorité, en même temps qu'elle restait une doctrine d'amour et de charité. Celles qui lui étaient opposées affaiblissaient toutes, plus ou moins, le principe d'autorité, ou sapaient les fondements de la discipline, et par conséquent s'attaquaient à l'ordre. Je demande si un homme du caractère du Général de Castelnau, si un homme de sa situation et de son rang pouvait balancer un moment dans le choix qu'il avait à faire, et dans les conseils qu'il adressait à ceux qui veulent devenir des Chefs.

Je dédie au camarade Helpé cette trop longue paraphrase d'un article et d'une conférence. Sans me cacher ce qu'elle a d'imparfait et d'incomplet, je souhaiterais qu'elle contribue à dissiper le malentendu qui existe entre le Général de Castelnau et lui, et je le prie encore une fois de m'excuser s'il m'est advenu, bien malgré moi, de prendre un ton ou trop pédant, ou trop doctoral à son gré.

X. X. X.

(1) Voyez le N° du *Pourquoi Pas* du 4 mars 1921.

Nozé Poyon

BERCEUSE

Musique de Vincent RONCHAINE.

I

Bèl èfant, antge dè l'tèrre
Vos avéz po nos plaire
On p'tit visètge nôzé,
On p'tit coûr po z'-ainmer...
Vos n'vèyéz so vosse vôye,
Qui carèsse, fièsse et djôye,
Vos n'kinohéz qu'l'amoûr,
Qui toctèye à vosse coûr...

II

Vos bais t'ch'vèts come dè l'sôye,
Vos dints blankès comme dè l'crôye,
Vi rindèt, Bèl Efant,
Dginti, frisse èt plaihant ;
A vèye vosse pitite mène
On dit d'djà : « Quèle glawène ! »...
...S'on l'volève, on s'meùrreùt
Divin vos grande ouïes bleùs...

III

Lès Antges dè l'Sainte Patrèye
Sont djalots rin qu'à v'vèye,
Drovant vos grands ouïes bleùs
Qui blawtèt come deùs feùs...
Vos èstéz baî come zèlle,
C'est vos qu'èst li p'tit pièlle...
Li djôye di vos parints,
L'antge qui r'sowe leùs toûrmints.

IV

Vos-t-âme qu'èst bèle èt peûre
Ravîsse li frîsse nateûre
Avou sès agréminis
Ax prùmis djoùs d'prétimps.
Vos p'tites mains djondowe,
Vosse rôsèye boke qui r'mowe,
Nos prétchèt qui nos d'vans
Fér come vos, Bèl Efant.

V

Qwand vosse mame, à l'vèsprèye,
Vi r'mète è vosse bèdrèye,
Ele tchante dès doùs rèspleùs
Come lès cîx dès hanteùs...
Ele v'z-èwalpèye di lantge
Tot v'lomant : « Mi p'tit antge »
Et so s'bâhètge ainmé,
Pâhûle, vos v'zèdwèrméz...

VI

Si dj'sèpéve qui l'fastrèye
Et l'diâle dè l'calin'rèye
Vairît po v'z-adawi
Et v'fér st-on djoû rouvi
Lès djôyes peùres dè l'djônèsse
Et d'vosse mame lès carèsse,
Dji d'mandreùs st-à Bon Diu
Qui v'riprinsse adlé Lu...

Respleù.

Nôzé Poyon,
Ni dwèrméz pus ;
Vosse doù rya, vosse bat sorire,
Vosse pitite boke qui dit n'pryire,
F'sèt dire : « C'èst vos l'Antge dè Bon Diu... »
Nozé Poyon.

Jos. SCHOENMAEKERS,
Membr-Correspondant de la Société de la Littérature Wallonne.

LE VAILLANT est en vente à la

LIBRAIRIE BELLENS, 6-8, rue de la Régence ;
LIBRAIRIE HENRY, 21, rue du Pont-d'Ile ;
LIBRAIRIE DEVOS, 39, rue de la Régence ;
LIBRAIRIE BRIMBOIS, 16, Passage Lemonnier ;
A L'UNION, 4, rue Léon Mignon, Liége.

Courrier de France

Justice ou Droit des Vainqueurs?...

Pour apprécier équitablement l'attitude des Alliés en face de l'Allemagne, il ne faut pas oublier ceci :

Les Alliés ne parlent même pas au nom du droit du vainqueur, il parlent simplement au nom de la justice.

Le droit du vainqueur, ils auraient pu l'invoquer pour exiger de l'Allemagne le remboursement de leurs dépenses de guerre. M. Lloyd George l'a rappelé en répondant, à Londres, le 3 mars, aux stupéfiantes contre-propositions du docteur Simons : n'est-ce pas l'Allemagne elle-même qui, au traité de Francfort, a exigé de la France vaincue le paiement des frais de guerre?...

Comment donc peut-on dénoncer en l'occurence, l'impérialisme des Alliés, lorsqu'on songe que M. Lloyd George, tout aussitôt, a ajouté : « Nous ne demandons pas à être remboursés des frais de la guerre. Nous n'allons pas aussi loin ».

Ce que réclament les Alliés, c'est la réparation des dommages causés par l'auteur responsable de ces dommages. Cela, la justice toute pure l'exige. Un vieux dicton français a exprimé cette vérité dans une formule simple et imagée : » Qui casse les verres les paie ». L'Allemagne, responsable du déclanchement du conflit monstrueux, est responsable aussi des immenses dévastations en Belgique et en France notamment. Il faut donc qu'elle répare ; il faut qu'elle paie !

Il n'y a pas là contrainte brutale du vainqueur sur le vaincu. Il y a exigence suprême de justice...

Seulement, pour que l'Allemagne se plaçât enfin sur ce terrain, qui est le seul vrai terrain, il faudrait qu'elle reconnût, au fond du cœur, la culpabilité du gouvernement impérialiste avec lequel elle se solidarisa jusqu'à la veille de l'armistice. Mais, comme le rappelait encore M. Lloyd George, au lieu de confesser le crime d'hier et d'en accepter les conséquences, loyalement, en justice - M. Simons, récemment, osait « répudier pour l'Allemagne toute responsabilité de la guerre».

L'Allemagne, à la suite d'un tel gouvernement, s'engage ainsi dans une impasse... Bon gré, mal gré, il faudra qu'elle satisfasse à la justice... Son intérêt n'eût-il pas été qu'elle y satisfit de bon gré?...

X. Y. Z.

Union Civique Belge

Le nombre est toujours une force.
Il peut être un droit.

Le moment est venu d'éclairer l'opinion sur la portée exacte d'une manifestation civique à laquelle certains milieux n'ont jusqu'ici réservé qu'un défiant accueil : l'Union civique Belge (U. C. B.).

Posons, tel qu'il est indiqué à l'Art. II des statuts le but de cette association :

« Contribuer au maintien du fonctionnement des services indispensables à la vie publique. L'action de l'U. C. B. n'est dirigée contre aucun groupement professionnel, ni contre aucun parti politique. Dans les conflits entre employeurs et employés, l'U. C. B. entend conserver la plus stricte neutralité ».

Convenons, qu'a première vue, il demeure tout de même à son endroit une respectable objection de la conscience sociale :

La grève étant un droit de l'ouvrier, et même, à entendre les théchniciens socialistes, le seul pouvoir efficace de revendications, l'opposition au libre exercice de ce droit est une injustice. On ne voit pas bien le moyen pour l'U. C. B. d'échapper au reproche de constituer un organisme d'attaque, et « briseurs de grèves ».

En fait, l'étude attentive de cet article II ne manquera pas de dissiper un malaise et de poser en pleine lumière le sens précis de action civique. On ne doute pas ici que cette rapide analyse ne vaille à l'U. C. B. la plus générales des absolutions.

Il y a un droit de grève pour l'ouvrier, « *dès la minute ou tous autres moyens d'action, plus régulier lui échappe* ».

Cette restriction s'impose parce que les revendications parlementaire et l'arbitrage obligatoire nous paraissent les premiers remèdes des conflits entre producteurs. Avant de jeter le trouble dans la vie d'une nation, il importe de recourir aux méthodes légales et étrangéres aux perturbations économiques. Cette médication régulière nous plaît autant que nous effraye la politique de la grève.

Et si le recours à cette thérapeutique normale est impossible ?

Posons le conflit dans le domaine des services publics : ravitaillement, transports, chemins de fer. Les moyens de conciliation sont épuisés. — C'est la grève. — Nous n'entendons pas décider que dans ce cas très précis, l'intérêt national fait un devoir à l'ouvrier d'assurer le fonctionnement du service. Nous constaterons simplement deux faits :

Qui met en œuvre le droit de grève ? quelques milliers d'hommes. Un service public.

Qui souffre de cette grève ! quelques millions d'hommes. Une nation.

Nous retenons pour cette nation attaquée dans ses intérêts vitaux le droit de la légitime défense, et nous concevons que, l'Etat apportant à l'organisation de cette défense une lenteur désespérante ou de la mauvaise volonté, l'intérêt collectif songe à se défendre lui-même.

Telle est très exactement la limite d'intervention de l'U. C. B.

Quand tels ouvriers d'une industrie privée ce mettant en grève, l'U. C. B. interviendra-t-elle ? Non, parce qu'elle est au service des intérêts nationaux directement atteints — et de ceux là seuls.

Quand tels employés d'un service national se croiseront à tort ou à raison les bras, l'U. C. B. interviendra-t-elle ? Oui, parce-qu'il y a tout de même une prédominance des intérêts nationaux sur l'intérêt des individus. Il répugne d'admettre qu'une forme sociale fondamentale — et c'est la nation — supporte de la part d'une forme conventionelle une grave lésion de ses intérêts vitaux.

Telle est, nous paraît il la raison d'être philosophique de l'U. C. B.

Au reste, cette U. C. B. n'est pas une arme de défense entre les mains d'une classe sociale ou d'un parti politique. Elle est entre les mains de la Nation et de toutes les classes. Elle entend demeurer neutre — comprenez par là qu'elle ne juge pas si tel patron à raison contre tel ouvrier mais simplement si l'intérêt du pays est compromis par tel lockout ou telle grève --

Ni pour le patron, ni pour l'ouvrier, ni pour la croix ni pour la torche ! Pour le Pays.

Elle ne s'erige pas en impératrice, elle ne foule pas aux pieds les pouvoirs publics mais entend agir après consultation et approbation de ces mêmes pouvoirs.

Voilà donc cette U. C. B. l'armée des citoyens, hommes ou femmes, associés ou non, unis dans une même volonté : celle de ne pas se laisser étrangler sans avoir poussé un cri d'appel et à tout le moins esquivé une défense.

Défense et protection — Car il est d'autres circonstances que celles de la grève ou cette U. C. B. interviendra : par son appui, en cas de sinistre, aux populations accidentées, par son influence morale et ses conférences au service d'une grande vérité: la production suppose l'entente des producteurs et la vie d'une nation l'union de ses citoyens.

Encore que la limite d'un pareil article nous interdise de reproduire dans son détail l'organisation de l'U. C. B. — voyez les statuts — il nous parait opportun de signaler aux camarades les quelques principes qui sont à sa base.

Principe d'une « large décentralisation ».

Comités régionaux — Conseils provinciaux issus de ces comités — Comité général dont les membres sont pour une large part délégués par les Conseils provinciaux.

Il n'est donc pas question d'une dictature aveugle du Conseil général pas plus que d'une anarchie locale, les Comités régionaux étant soumis a un règlement général dont l'application leur incombe.

Il est tout bonnement question d'une conciliation des principes du « commandemant unique » et de celui de l'adaptation aux contingences locales.

Principe de l'adjonction des compétences.

Des commissions de techniciens sont jointes aux différentes sections de l'U. C. B. pour éclairer les bonnes volontés, assurer aux comités dans tel cadre précis le concours de leur formation spécialisée.

Principe de la gratuité « facultative » des emplois :

Art. 30 du règlement général : « Les salaires auxquels les volontaires renoncent seront versés dans la caisse de la section mobilisée Cette caisse alimentée aussi par les dons, souscriptions, cotisations constitue un fonds de réserve destiné à couvrir les frais.

Il est bien entendu que les membres actifs ne sont tenus a aucune cotisation.

En finale, l'objection de certains camarades vaut qu'on la signale : que ferons nous à l'U. C. B ?

Nous ne pensons pas qu'il puisse exister une seule bonne volonté inapte à remplir l'un des nombreux emplois que renseigne le bulletin d'adhésion. Nous tenons qu'il y a pour tous de la besogne dans les services du ravitaillement, des transports, des usines, des P. T. T., dans le service sanitaire, l'U. C. B. est ouverte à tous et elle nous attend tous.

Camarades !

Pour la nation, quand sa vie économique sera menacée.

Sans distinctionde classes on de partis...

Vous surtout, les catholiques, puisque vous ne connaissez pas de classes.. Tous à l'U. C. B.

SIMON CORIN.

P. S. — Le cam. Collon s'est chargé de constituer une Section Universitaire de l'U. C. B, allez tous à lui.

AVIS AUX ÉTUDIANTS

FAVORISEZ LES MAISONS QUI FONT DE LA RÉCLAME DANS LE JOURNAL

TOUS LES ARTICLES DE PAPETERIE

7, QUAI DES ÉTATS-UNIS, 7 - LIÉGE
(ANCIEN QUAI DE L'UNIVERSITÉ)

Crédo des Indépendants (1)

L'article que l'on va lire renferme, comme les autres, l'appréciation toute personnelle d'un des Membres du Comité du "VAILLANT", sur l'œuvre de Léon Daudet. Ce comitard ne nous a pas gâtés cette année-ci sous le rapport de la copie, aussi sammes-nous en droit d'espérer que l'insertion de cette "pochade" lui donnera le goût de nous envoyer un peu plus souvent de sa prose.

(Note du Rédac-Chef).

Je crois en Léon Baudet, dit le Costaud des Champs Elysées, fils d'Alphonse, envoyé en ce monde pour la plus grande gloire de la France du Roy, et en son frère Charles Marasme ; conçus tout deux des folies de la Marianne de 89 ; je crois qu'ils sont nés sous le second Empire, qu'ils ont vécu et seront pleurés sous la troisième République.

Les yeux fermés, après le gros Léon, je proclame que ce que j'aime le plus au monde, après la France c'est un bon diner, encore faut-il que le vin soit vieux, que le rôti soit servi presque saignant et les légumes à part ;

Avec lui, j'affirme que Jean Aicard, Hanotaux, Lavedan à l'odeur fade, Brieux, Victorin Sardou, sont des âues rouges, verts ou jaunes et que leurs récits me font l'effet l'effet d'un égouttement de chalet indicible dans une gare de province ;

Que la vue d'un demi-romancier comme Prévost ou le masque horrible d'Ernest Charles m'enlèvent l'appétit pour quarante-huit heures, à moins que je n'aie sous la main un verre de porto rouge, d'une bonne année et pas trop sec : ce qui révèle incontestablement leur faiblesse !

Qu'un Vogüé ne convient qu'au financière de cent kilos ; que la force de Maurice Donnay, le cousin au gros Léon, réside avant dans ses cordes vocales, surtout quand il rouconle : « Voilà, qu'elle se mari... i .,. e ! ».

Que le mérite suréminent d'Ernest, c'est d'être le frère à Alphonse, mais que sa grande faute, c'est d'avoir parlé de ralliement.

Que le vieux Gérôme de l'Institut, avec sa « Tanagra » et son « Grand aigle de Waterloo » me tape sur les nerfs :

Que Frédéric Masson, sanglier de Napoléon et rhinocéros de Joséphine, assomme ceux qui l'approchent ;

Que la force de l'Académie française réside dans son sadisme sénile ; qu'elle tient l'emploi de but avec ces deux avantages positif : un directeur de journal ne peut offrir cinquante francs à un académicien pour un article de tête... et les invitations à diner (2).

Au reste, avec le gros Léon, je conçois l'Immortalité sous la forme d'une dame de comptoir, dans un café, adressant à quelques clients de choix de petits signes pleins de bienveillance humectés de larmes de Porto et de Vermouth.

Je reconnais que le marquis de Ségur a bien mérité de la France, depuis que sa sainte femme de grand'mère lui dédia son roman « Les Deux Nigauts ».

Qu'Etienne Lamy est un brave homme mais que ses composition sentent l'huile ; que Delafosse n'a aucune aisance ;

Je déclare que le crasseux et dégoûtant Emile Faguet sécrète de la critique ahurissante et qu'il mérite d'être excommunié pour avoir égalé Cyrano de Bergerac aux plus grands chef-d'œuvre dramatiques ; que Paul Déroulède, un brave homme mais avec tout le verbal Gambetto-romantique, est incapable de mener une foule nulle part et d'entraî- un esprit simplement réfléchi (1).

Quant à Hervieu au profil de croûton de pain, escorté de l'Abel au bois d'Hermant, petit minet de porcelaine rose, j'affirme qu'ils doivent provoquer chez tout homme bien né un fou-rire depuis que le petit Bebel a représenté dans un de ses romans à clef, le petit Baudet déguisé en cabotin, faisant un charivari épouvantable, histoire d'attirer l'attention, et dans un autre, en poissarde qui aurait réussi son bacho.

Je n'admets aucune espèce de poésie chez Rostand ; poncif, bavard, il débite des platitudes tarabiscotées ; c'est le lyrique des epicières. (5)

Je décrète qu'Henri de Regnier, cadavre au menton de galoche, ironique comme une flanelle humide, a écrit des vers aussi froids, compassés et symétriques que ceux d'Hérédiâ.

Et puisque je parle d'Hérédia, je dirai que son gendre René Doumic, au foie de républicain, cadavre perpendiculaire, de la Revue des Deux Mondes et de l'Académie Française, à face d'enthérite moyenâgeuse, aux yeux caves et aux jugements niais, est un lécheur de crottes de ce lapin Hébreux, Arthur Meyer.

Je ne crois pas que Mme de Thèbes soit divinatrice mais j'affirme que Mme Fraya lisait couremment dans l'avenir.

Je proclame qu'Arthur Meyer, crustacé à tête d'hébreu, faux converti, seigneur du « Gaulois », duc de la main gauche et prince de la frousse a une âme de Juda ; son journal est composé de poires conservatrices et libérales, les plus juteuses de Paris et de provinces auxquelles il donne l'illusion de l'opposition irréductible sans en courir les risques.

Henry Simond, directeur de l' « Echo de Paris » au nez long et cabossé par le milieu, avec un corps de poulet étique, fils du peu plantureux, essoufflé et troublant Valentin Simond, est coupable d'avoir refusé au gros Léon en 1896 toute espèce de réparations.

Mais quand tout allait au plus mal, dans le pire des mondes, un homme enlevait tous les suffrages - ce n'était ni un Poincaré, ni un Clémenceau, ni même un Général victorieux, non, c'était Charles Marasme - Sonnez clairons !

Et pour clore ce long credo, j'affirme mon mepris pour les républcains de droite et je m'assieds sur la République si le gros Léon me laisse de la place.

Coco WILSON.

1. *Arrivés à la vérité par la seule lumière de la Raison. Morceau à réciter une main sur le cœur, l'autre dressée vengeresse.*
2. *Avantage assez mince si l'on se dit qu'un académicien n'a pas le droit d'arrêter le menu, le nom du chef-coq, ni la liste des convives.*
3. *Mais où couraient donc Maurice Barrès et la génération de 1914, en suivant le chevalier Deroulède ?*
4. *Le seul lyrique, le grand lyrique contemporain, c'est Léon le Costaud, même que c'est Jules Lemaître qui l'écrivit un soir, devant tout le monde, dans le salon de Mme de Loynes.*

Un simple mot

Monsieur A. Wetty reprochait dernièrement à la Revue Latine, son flamingantisme et son catholicisme.

Nous avons établi que le premier reproche n'était pas fondé ; que le second constituait un non-sens, que leur simultanéité enfin, impliquait une contradiction.

Monsieur A. Wetty n'a pu rien répondre. Alors il s'est amusé à patauger à cent lieues de la question.

Nous avions cité l'auteur de l' « Avenir de l'Intelligence ». En matière de culture classique, Anatole France lui même n'a jamais mis en doute la valeur éminente du théoricien politique qu'il combat. D'autre part, le sentiment formel de Charles Maurras, sur les rapports essentiels entre la civilisation latine et la religion catholique, est d'autant moins suspect que nul n'ignore son incrédulité personnelle.

Mais il n'en fallait pas plus. Vous avez tous connu de ces pions là : ils ont quelqu'un dans le nez, et leurs nuits seront sans sommeil, tant qu'à force d'intrigues, de guêts, de tracasseries tâtillonnes, ils n'auront point collé l'infortuné potache.

Monsieur A. Wetty avait dans le nez un grand journal nationaliste français. Il est tout heureux d'avoir inventé l'occasion de sortir un factum impertinent, que depuis longtemps peut être, il brulait de l'envie de lire en caractères imprimés. Mais il se trompe, s'il espère m'entraîner dans une polémique, dont la place n'est certes point entre les colonnes d'un journal estudiantin belge. Je le renvoie simplement à la page 510 de l'Enquête. Il y lira que « les contradicteurs seront honnêtes de nous comprendre avant de discuter nos doctrines et nos méthodes ».

Au reste, les très lourdes inepties dont il a voulu m'assommer ne valent pas qu'on prenne la peine de les relever. Tout lecteur intelligent fera prompte justice de ces niaiseries.

Nous n'avions garde de tomber de notre haut, comme le craignait Monsieur Wetty : mais nous avons failli mourir de rire.

FAS.

Bal de l'A. E. E. S. C.

C'est le Samedi 5 Mars que le Comité du Commerce donnait au Charlemagne son 1er bal.

Bal réussi en tous points dont il faut féliciter les organisateurs. Tout le high-life liégeois s'y était donné rendez-vous pour en assurer le succès, et l'on put voir ce frais fourmillement de toilettes claires évoluer sans trêve jusqu'à 3 heures du matin, heure du départ de l'orchestre et de la grande foule ; car pendant près d'une heure encore, quelques étudiants bienveillants se mirent au piano et permirent aux insatiables de continuer tout à leur aise à s'écorcher les orteils. N'oublions pas non plus la magnifique réception que le Comité fit aux délégués à minuit, et où le sombre et le clair champagne (oui - da ma chère !) coulèrent sans compter au milieu des laïcs et répandirent leur franche gaieté sur les cerveaux grisés par une atmosphère de poudre de riz et de mimosa. Bref, encore une soirée qui laissera de bien doux souvenirs, et que nous verrons, espérons-le, se renouveler bientôt.

THE BERLITZ
School of Langages
Anglais - Flamand
Espagnol-Italien-Allemand
Leçons particulières - Cours collectifs
Cours Spéciaux pour Universitaires
8, place Saint-Michel, 8

Départ du Camarade Jacques GRAFÉ

Voici une nouvelle qui affectera l'Union toute entière. Jacques Grafé, l'excellent, le joyeux, le crépitant, le myope et le bravache Jacques Grafé, celui qu'on surnommerait volontiers le fils de Madame Angot, nous quitte pour ne plus revenir. L'on sait qu'à la suite du grand succès qu'il remporta dans la dernière repolissonnerie, il reçut de Paris la lettre suivante :

A Mr J. GRAFÉ, Artiste Lyrique.

Monsieur,

L'un de mes amis, de passage en la Cité Ardente, m'informe de l'éclatant triomphe que vous venez de remporter sur une scène désormais indigne de vous.

Venez à Paris. Je vous réserve une place en mon théâtre. Venez gravir sous mon égide les degrés splendides de l'escalier de la gloire !

SARAH BERNHARDT
Villa Aphrodite à Neuilly.

Jacques Grafé répondit à la grande artiste qu'il acceptait son offre sous certaines conditions. Sarah Bernhardt n'ayant pas repoussé celles-ci, le départ définitif de notre camarade n'est plus qu'une question d'heures.

Les nombreux amis que J. Grafé compte parmi nous auront à cœur de lui serrer une dernière fois la main. Le *Vaillant*, regrettant une perte si sensible, adresse pourtant à son ancien collaborateur ses vœux de succès et de bonne fortune.

Les XV Purs-U.

Les XV purs U. ont eu jeudi dernier le banquet inaugural de leur association.

Banquet, on peut le dire, réussi en tout point et pendant lequel « la plus franche cordialité n'a cessé de règner » (air connu) Comme les rites de cette association sont sacro-saints autant que secrets, nous n'avons pas pu en apprendre d'avantage, si ce n'est pourtant à la sortie noctambule qui a suivi le festin et au cours de laquelle on nous a dit que.

G. V. D. B. s'est transformé en homme sandwich.

Momicry: a promis de l'avancement a 5 sergots.

A. Ernest a bu 18 quart Spa.

Goal en Veaux a eu des soins maternels pour ses compagnons d'armes.

G. Debois a été donner une aubade sous une fenêtre mystérieuse de Seraing (s/m)

Alexandre le male a découvert que Brenowich ressemblait à Bracovich et non le contraire comme on le croit souvent.

Picot : a gagné une paire de lorgnons un melon et soixante francs.

Au Cours de la Semaine

Décidément les étudiants s'embourgeoisent! A preuve, entre autres, la manie qu'ils ont tous de se ganter. Je ne sais qui avait dit que les gants ne se porteraient plus : vaine tentative, plus que jamais ils sont de mise. Et quelle variété ! Toutes les couleurs du « patte de Candra » au « gris souris » s'y rencontrent et nombreux sont les animaux qui y laissent leur peau (au sens propre, s'il vous plaît) : renne des régions polaires, hypopotame des tropiques, sans oublier l'otarie.

La dernière création est le gant en peau de serpent : sur un bras bien fait, de longs gants (ce n'est pas exprès) de longs gants de cette espèce donc, donnent l'illusion complète d'un crotale ou d'un boas constrictor : Bigre messieurs susceptibles !

Quoi qu'on dise, qu'il soit de daim ou de pur fil, serré ou à grosses coutures, un gant bien à point est un signe de l'homme. Ah ! comme avec raison disait, je ne sais plus qui : « Dis moi ce que tu gante, je te dirai qui tu es » !

Le gant est encore une de ces choses qui ont été détournées de leur destination primitive (comme la canne par exemple, qui sert à tout ce qu'on veut sauf à s'en servir pour marcher). Dans le principe les gants étaient destinés à préserver les mains du froid. Que les temps sont changés ! Nous n'en sommes plus là : été comme hiver on sort ganté... ou plutôt avec des gants, car contrairement à ce que l'on pourrait croire, les gants se portent comme la badine ou le réticule et non enfilés aux doigts ; il retarde le Larousse qui dit que les gants sont une partie de l'habillement.

A la rigueur on peu en revêtir, mais un seul : celui de la main gauche en l'occurence, l'autre étant tenu par la main gantée.

Les gants ont encore d'autres usages, ils servent notamment à la chirurgie ; on les emploie également avec succès pour boxer mais surtout pour giffler un provocateur ; à noter que ce genre de giffle offre l'avantage de pouvoir rester hors de portée en cas de riposte immédiate. D'aucuns enfin les préconisent dans la conversation car vous n'ignorez pas qu'il y a des gens auxquels on ne parle » qu'avec des gants ».

Mais c'est aller trop loin que de dire que les gants se mettent aussi aux pieds comme d'autres le pensent, celà sous prétexte qu'on dit couramment : » Ça me botte comme un gant ».

MOMICRY.

CANCANS

Serait-il vrai...?

Que *Fr.nch.mont* est le seul membre de l'Union qui ne se réjouisse pas de voir le *Grand Prêt* fiancé ?

Que si ces fiançailles avaient été célébrées un peu plus tôt, le camarade *Hai-ne-Pole* (2e mines) lui aussi aurait pu en être mécontent.

Que le dit camarade désirerait entrer en pourparlers avec le nouveau fiancé pour lui céder la photo de la fiancée.

Que le camarade *Mosse-taine* (2e sciences) plus pratique, préférait aux jeunes filles les demis qu'elles ne vidaient pas.

Que le camarade *Lave Alle* ferait bien d'enlever sa hure — qu'il n'a d'ailleurs pas le droit de porter — quand il se sent partir pour les vignes du seigneur au bout de trois demis.

Que le camarade *Deux-Noëlle*, à le voir dans les coulisses, faisait inévitablement penser à certaine fable de La Fontaine, intitulée : Le coche et la mouche.

Que le camarade *Blaie-se*, n'était pas content du dernier écho paru sur son compte dans le *Vaillant*.

Que le même, pour donner un éclatant démenti à celui qui l'avait si indignement scalpé, s'est mis à chercher et a fini par trouver une femme qui a consenti moyennant dedommagement, à se promener avec lui, rue des Guillemins, au jour et à l'heure où le cortège de l'Union devait y passer.

Bibliographie

Cession : L'amour des responsabilités : ouvrage philosophique, assez déprimant.

Du même : Rigidité et interpellation.

Franchimont : « La Marguerite fanée » roman d'amour courtois et malheureux.

Lambert : « Le baiser » 2 volumes.

1er : Désir.

2e : Trois !

Nagant : (souffleur) : Vues d'en bas : roman social.

Schoenmaekers : J'paie un bifteack à la commère. Très tendre, poésie lyrique.

Van den Berg G. : Les rentrées d'un enfant du siècle.

Missetaine : « La marche vers l'idéal » 1er vol. : Sur le taureau.

Gérard : Les yeux qui se ferment : autobiographie du dévoué secrétaire du Comité des Fêtes. Il y expose la tristesse de son âme, la fatigue de son corps, suite des courses et travaux du dernier mois.

Lespire : Cours de droit fiscal, préfacé par Monsieur le professeur Gothot « Comment diriger un jardin d'enfant ».

Discry : Les premiers pas du pianiste.

Polain : Nouvelle loi sur l'interdiction de la vente des bière et vin.

Denoël : « Elle a pleuré du sang » drame.

Grafé : Aventures merli-fiques.

On demande

Bec Air : (2e Sc.) cherche jeunes gens courageux capables d'arrêter chaque jour, vers 5 heures, au sortir de l'Institut St-Jacques, ses sœurs : ceci afin d'échapper à des répétitions forcées consacrant son infériorité scientifique.

—

Oh ! bure-sein ! : (1e Technique) demande camarade sérieux, ayant la complaisance de l'initier aux mystères de Liége, la nuit.

—

F. Corne-aise : désire rencontrer âme sœur partageant son amour de la danse et des économies : apport en communauté : 1 fr. 77.

—

Paul J'ai rare : supplie les camarades au courant de l'aventure de n'en rien dire : la valise était si lourde, le Tro qu'a des rô si loin, la demoiselle si plehante, le ciel si beau, mon temps si libre.. qu'il s'en remet à la clémence du jury en demandant l'admission des circonstances atténuantes.

Reçu fr. 0.25 pour le syndicat des artistes (au féminin).

—

De-8 (ET). Vous forcez l'administration du tram vert à poser des plaques en ce genre : « Defense de dég... sur le parquet ! » Il est vrai que samedi vous avez essayé de le faire dans votre manche, mais elle n'était pas assez large parait-il.

L'Echangiste Catholique Universel

CLUB D'ÉCHANGE INTERNATIONAL

Direction : 40, rue Jolivet, Liége

Agents sont demandés partout.

FABRIQUE CENTRALE
de Parapluies
52, Rue St-Gilles, Liége.
RECOUVRAGE — RÉPARATION
25 o/o Moins cher qu'ailleurs.
Voyez nos prix et comparez nos marchandises

AU SEUIL DE LA SCIENCE

Fantaisie en 7 épisodes

—

5me Episode : Place St-Lambert.

Mais tout est bien qui finit bien, et le 4 octobre à 19 heures la bombe atterrisait enfin au milieu de la place St-Lambert. Tous les profs se sentaient choir, sauf deux qui dormaient ferme, Meure-ist et Der-huître ; O mathematica ! Au choc de la bombe contre le sol, le premier, s'éveillant en sursaut, poussa un long beuglement, et le second, arraché soudain à un rêve sentimental, proféra un terrible « Epsilonn » qui fit osciller trois fois la tour du Palais. Et ce fut tout. Les 20 braves se levèrent ensemble, dignes et recueillis; Hors-banc rajusta sa cravate, Ah-mélius opéra une mutation de pince-nez, De-jazz plaça son lorgnon un peu plus haut sur son appendice. Jeanne sens se mit à cheval sur ses principes, et toute la bande, Neise en tête en uniforme de capitaine-pompier, fendit les rangs de badauds ahuris pour faire bientôt une entrée triomphale chez Laviolette, où unanimement et sans rien dire pourtant, ils venaient de décider tout à coup d'aller échouer.

6me Episode : Au Trianon.

Quand les 20 furent bien repus de frites dorées, le recteur tint conseil et proposa une sortie à la foire pour être sûr que la vague du sommeil des enfers ne se reproduisit pas dans une friture. Tous acceptèrent sauf un, Alcain, qui voulait à tout prix interviewer Périclès et Phidias. Alors par solidarité tous les autres décidèrent d'aller au Trianon avec lui. La représentation allait commencer quand ils s'installèrent aux fauteuils. En entendant les premières notes de l'ouverture, Jean-Pierre se mit à sautiller sur son séant d'une façon si bruyante que le recteur dut le rappeler à l'ordre, ce qu'il lui signifia en lui pinçant le bras. Phidias entra bientôt, entouré des dix danseuses infernales. Et Alcain s'étonna que le sculpteur réputé ressemblât si peu à celui des livres. Mais c'était Périclès surtout qui l'intéressait. Et quand le domestique vint annoncer « Monsieur Périclès vous attend », Alcain, pensant que c'était pour lui, répondit sans hésiter « C'est bien, j'y vais dans un instant ». Il dit un mot à l'oreille du recteur, qui y répondit par un signe de tête, et il disparut dans la coulisse. Mais lorsque Jean-Pierre eut vu apparaître Aspasie et qu'il eut compris que ce n'était pas Périclès qui attendait Phidias, mais elle, alors, soit qu'il fût pris soudain d'envie jalouse pour Alcain, soit qu'il eût reçu tout à coup le coup de foudre, il témoigna des marques telles d'agitation, il fit un tel vacarme avec les pieds, que le recteur, grave et sévère, se leva et parla ainsi : « Je n'ai jamais dû jusqu'à ce jour — user de mes pouvoirs disciplinaires ; — mais si tu continues, — Jean-Pierre, je t'exclus. » Alcain sauva la situation en réapparaissant et en se proclamant écœuré du cynisme et de l'immoralité des deux hommes ; il proposa en même temps un ban dégoûté en leur horreur. Mais alors De-jazz, qui n'avait encore rien dit depuis son départ du 27, se leva, se percha sur son fauteuil, rajusta ses lorgnons, retroussa sa moustache, et dit : « Messieûrs, vous savez bien que tout évolue Vous ne devez pas critiquer ces grands hommes : ce qu'il importe de considérer c'est qu'ils sont de leur temps comme nous sommes du nôtre, mutatis mutandis. Si vous les trouvez un peu choses, leurs contemporains étaient certainement choses aussi et ne les blâmaient pas. Vous n'avez pas, vous, le droit de les juger, pas plus qu'il ne sera permis dans 2000 ans à nos descendants de nous juger. Je vous invite donc à ne pas battre le ban dégoûté proposé. D'ailleurs, n'est-ce pas,... » Wille-aims interrompit : « Voyez Gaïus ! » Les autres, abassourdis par tant de logique ne provenant pas de Neive, acquiescèrent en posant deux fois leur main gauche sur leur front. On en était à la fin du premier acte. Nos voyageurs, croyant la représentation terminée, se levèrent tous ensemble. Le rideau se leva aussi, et Phidias et Périclès vinrent saluer ; alors Jean-Pierre, apercevant dans un coin sur la scène le buste de Pallas Athènè, porta aussitôt la main à la bouche comme marque d'adoration. Et les 20 sortirent avec dignité comme ils étaient entrés.

7me Episode : La fin d'un rêve.

Le vacarme recommença quand on discuta le point de savoir où l'on passerait la fin de la soirée. Jean-Pierre voulait à tout prix aller manger des crostillons; Ah-mélius dit à brûle-pourpoint et sans se presser, comme il aurait demandé une allumette : « Messieurs, si vous vous taisiez. C'est insupportable de parler au milieu d'un tel bavardage ». L'argument était sans réplique. Alors il reprit : « Je crois que le mieux serait de retourner chacun chez nous. » Tous applaudirent véhémentement, cette idée géniale ne leur était point encore venue. Seul Jean-Pierre fit une moue et s'entêta : « Eh bien ! moi, jirai manger des crostillons, dussé-je y perdre mon latin. » Les 19 autres n'insistèrent pas, sachant que ce serait en vain, et ils entonnèrent en chœur : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » (air connu) ; puis ils regagnèrent leur home en silence, sans autre forme de procès...

FIN. SPY.

Le Boyau de la Mort

Scène vécue - Août 1914

PAR B3

Chapitre Troisième - KUL-TUR - TUR-KUL ! ! (suite)

Sous l'habile direction du lieutenant-médecin Van Tricule, les deux aspirants Jean Busque et Lapose « opéraient » ! Il suffisait à l'un d'eux de saisir le patient par le gros orteil du pied droit, opérer une légère pression, lui fermer l'œil gauche et prononcer certaines paroles plutôt cabalistiques, pour le Boche du moins : « Boudin de sang, Astrakan, Beloutchistan, encalyptus, tue tes puces ! » Pendant ce temps, l'autre « as » soulevant la boîte cranienne du scych lui collait sur la langue une petite boule d'onguent : le produit mystérieux. (1).

Quant à la blessure, quelle qu'elle fût et où fût elle, une bonne couche de teinture d'iode et voilà l'affaire faite !

Il serait superflu de narrer les félicitations adressées par le camarade général à ces illustres charc... (oh ! pardon !) chirurgiens. Aussi est ce sans hésitation qu'il decerna aux deux aspirants la médaille de Calès. (parce qu'ils étaient calès !) Cette noble conduite de notre général ayant été appréciée en haut lieu, fut au cours de la guerre imitée par le gouvernement qui créa pour ses intendants et officiers d'administration, l'ordre de Calais!

(1) CARACTÉRISTIQUES : Odeur : désopilante — Couleur : colombine - isabelle.
On pense que c'est un composé de $(Sb_2 O_5)$ et $A l_2 (CO_3)_3$.

Chapitre Quatrième - L'équipe volante.

Son inspection terminée et après avoir donné ses dernières instructions, le cam. général Hanni-Baal jugea bon d'aller se coucher. Mais avant de pieuter, il récita dévotement sa prière et ajouta un « De profondis » pour chaque camarade disparu, ce qui lui demanda 7 1/4 minutes, car onze des nôtres jonchaient la plaine !

Les pertes étant toujours inversement proportionnelles au courage, l'ennemi pleurait bien des morts.

72000 « Kameraden » avaient reçu leurs passeports pour les Enfers, et 27.000 blessés encombraient nos hopitaux.

Nos guerriers, après s'être rafraîchis le gosier et gonflé Maître Gaster, jouissaient presque tous du sommeil du juste. Nous ne dirons pas tous, car dans l'ombre se mouvaient encore les silhouettes de quelques vaillants.

C'étaient tout d'abord les « purs » de l'intendance, surveillant l'arrivée des boissons livrées par les bourgeois. Ces derniers, sans exception, eurent à cœur d'apporter tout ce qu'ils avaient encore. Mais c'est en maugréant qu'ils regagnèrent leurs pénates, car J. Pintafond, l'intendant, ne leur avait délivré qu'un bon de réquisition payable aux calendes grecques, au lieu du kilog de nickel que tous escomptaient recevoir. Mais que faire ? C'était la guerre, et Mr Au-vrai avait emporté la caisse universitaire !

Les cam. officiers d'Eu-génie ne restaient pas non plus inactifs. Fortifier les positions ennemies prises au cours de la journée, consolider les nôtres, creuser des sapes, élever des parapets, tout se faisait avec rapidité et en silence par les copains qu'ils dirigeaient.

Minuit sonnait au Palais quand ils eurent terminé leur ouvrage. Conscients du devoir accompli, ils regagnaient à pas lents leurs positions les plus reculées et partant les plus sûres, quand tout à coup un cri strident les figea sur place :

— « Halte ! Stop ! ».

Tous stoppèrent, et pour cause : qu'allait-il leur arriver ?

— « Qui êtes-vous, qui « te » proménes ainsi la nuit ? »

— « Amis ! » répondirent ils en chœur, l'un après l'autre.

— « Avancez ! »

Et nos braves qui pensaient rencontrer un corps d'armée en ballade nocturne ne virent que trois individus aux allures plutôt bourgeoises.

— Lors du départ précipité des profs et de la mobilisation ultra-rapide, notre « Alma » s'était métamorphosée en petite Thébaïde. — Jan, déambulant le verre d'eau traditionnel à la main, ne comprenait rien de cet état de choses insolite, quand enfin, ô prodige il perçut un bruit de pas. C'était le brave Collette, les bras ballants à la mode de cow-boy en quête d'aventures, et la mine plus piteuse encore qu'un Simon le Cyrénien de chemin de croix flamand.

C'est cependant avec joie qu'ils s'abordèrent, et de commun accord, ils décidèrent de faire eux aussi, la guerre aux Boches.

Leur décision demanda 17 fois moins de temps qu'une délibération académique, et c'est à l'unanimité qu'ils prirent cette grave résolution.

Mais voila qu'aussitôt la discusion éclata dans leurs rangs : chacun voulait avoir le commandement.

Jan prétextait ses fonctions académiques plus importantes, disait il, que celles de son compère !

Collette pretendait en savoir plus long qu'un concierge, surtout en ce qui concerne les examens. Bref, c'est en se chamaillant de plus belle qu'ils descendirent place de l'Université, afin de trouver un arbitre vraiment impartial.

Au même moment arrivait le digne patron du Gambrinus.

(A SUIVRE).

VOULEZ-VOUS DEVENIR
INGÉNIEUR - ÉLECTRICIEN
OU DESSINATEUR, CONDUCTEUR, MONTEUR
en étudiant CHEZ VOUS
DEMANDEZ LA BROCHURE V
Le Règne de l'Electricité
envoyée GRATIS et FRANCO
INSTITUT NORMAL Electro-Technique
Rue Montagne aux Herbes Potagères, 37, BRUXELLES

D. HARDY Père & Fils Ancienne Maison CRÉMONS
11, RUE DE BEX, LIÉGE.

FABRIQUE DE PIPES
RÉPARATIONS IMMÉDIATES

Grand choix de Pipes, Fume-Cigares & Fume-Cigarettes en écume, ambre et goudron véritable, ivoire, nacre, écaille

Spécialité de pipes, racine de vieille bruyère montée ambre, ébonite et corne.
Pipes anglaises de toutes marques. — Blagues assorties à partir de 7 fr. garanties deux ans

MANUFACTURE GÉNÉRALE D'ARMES & MUNITIONS

J. BERTRAND

FIRME FONDÉE EN 1830
Bureaux : Rue Étienne Soubre, 3
Usine : Rue Reynier, 8
LIÉGE
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : JOSBERT, LIÉGE. TÉLÉPHONE : 3926.

ANVERS, Médaille d'or - PARIS, Médaille d'or - AMSTERDAM, Médaille d'or - LOUVAIN, Grand Prix.
GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG, Grand prix - ANVERS 1920, seul diplôme d'honneur.

Armes de luxe, tir et exportation - Revolvers et Carabines de tous systèmes - Fusils à chien un, deux et trois coups - Fusils pliants et démontables - Spécialité de fusils Hammerless.
Propriétaire des armes automatiques " RAPIDE ".

Lithographie - Papeterie - Reliure - Timbrage
MAISON CH. BARÉ
27, PASSAGE LEMONNIER, 27 - LIÉGE.
Articles pour dessins — Cartes-vues
Fournitures de bureau — Opaline
Images et photos religieuses
Porte-plumes réservoir Waterman-Onoto, Swan, etc. — Cahiers pour Etudiants
TÉLÉPHONE 4642

Produits Chimiques Purs pour Laboratoires
Appareils de chimie, de physique, de photographie et de bactériologie.
Léon LAOUREUX & Cie
24, Rue des Carmes, 24
LIÉGE

LIBRAIRIE MODERNE
Rue des Dominicains, 22, Liége
Arts + Sciences + Littérature + Médecine
SPÉCIALITÉ DE REVUES & LIVRES ANGLAIS.

CASQUETTES D'ÉTUDIANTS
BLANCHES, BLEUES, VERTES, NOIRES
INSIGNES
Téléph. 4373 — Téléph. 4373
F. DEVILLEZ-GAVAGE
Passage Lemonnier, 30, LIÉGE
Tailleur militaire
— Equipements pour le Congo —

Livres Neufs et d'Occasion
Le plus grand choix au meilleur prix est exposé à la
MAISON HALBART
LIBRAIRIE ANDRÉ DUMONT
Coins des rues André Dumont, Vertbois et Prémontrés
(près de l'Université) — LIÉGE
— ENTRÉE LIBRE —

RELIURE - DORURE
— CARTONNAGE —
Joseph BORGUET
Rue Agimont, 15 (Cercle St-Hubert)
LIÉGE

ABONNEMENT DE LECTURE
LIBRAIRIE D. FOUAT-THOMAS
26 Librairie Nationale 26
PASSAGE LEMONNIER
12500 VOLUMES - choix considérable DE NOUVEAUTÉS
Livres neufs et d'occasion de Science - Littérature - Technique
Reproduction des Cours pour étudiants — procédé autographique caractères machine à écrire ou manuscrit.
Conditions spéciales pour M.M. les Etudiants.

POUR VOS LIVRES
Adressez-vous à la Librairie
J. WYKMANS
9, RUE SAINT-PAUL, 9 — LIÉGE.

AVANT de vous inscrire à des cours de comptabilités sténo-dactylo, langues, préparation au jury central, etc. - *Demandez notice gratuite à l'*
INSTITUT NORMAL DE LIÉGE
51 QUAI D'AMERCŒUR 51
LIÉGE - TÉL. 2904
La plus importante ECOLE PRATIQUE d'initiation aux affaires.
Cours permanents et à forfait
3 SECTIONS D'EXAMENS PAR AN.
Plus de 10.000 EMPLOIS offerts aux Etudiants en 12 ans.
COURS DU JOUR DU SOIR ET PAR CORRESPONDANCES
SUCCURSALES : BRUXELLES - PARIS.

CHAPELLERIE MODERNE
Maison Cession
Rue Léopold, 24 - Liége - Téléphone 22
Toujours les dernières nouveautés aux plus bas prix.
MAISON LA MIEUX ASSORTIE

HOTEL RESTAURANT
J. KLIPPERT
RUE CATHÉDRALE, 95, LIÉGE
Au Rendez-vous des Etudiants
Dîners à la carte et à prix fixe
Consommations de premier choix
O. CHEVOLET

IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE
DORSINFANG & TOUCHARD
RUE REYNIER, 12, LIÉGE
SPÉCIALITÉS :
Entêtes de lettres - Enveloppes
Factures - Reçus - Traites - Memorandums
Menus - Invitations - Cartes de visite
Travaux Artistiques et Industriels
Brochures - Catalogues - Journaux.

Le Savon BERTIN
565
POUR LA TOILETTE VAUT DE L'OR
Dépôt pour le Gros :
33, rue Souverain-Pont, 33 - LIEGE - *Tél. 4252.*

PHARMACIE V. VIVARIO
TÉL. 3160 — 50, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 50 - LIÉGE — TÉL. 3160
Spécialités belges et étrangères - Pansements antiseptiques - Eaux minérales - Accessoires.